

# IDÉES/

## Michel Onfray ou les errements de l'identitarisme

**Le philosophe a annoncé la semaine dernière la création d'une revue, «Front populaire», avec des collaborateurs censés aller du RN au Printemps républicain. Mais avec peut-être un fort penchant à l'extrême droite.**

**N**ulle véritable surprise dans le chemin qu'emprunte, désormais sans vergogne, Michel Onfray (*«faux philosophe et histrion de la pensée contemporaine»*, écrit Alain Juginon, auteur d'un salutaire essai, *Contre Onfray*): il est celui, profondément inquiétant, de l'alliance rouge-brun, laquelle, à vrai dire, ne réunit que les bruns déclarés avec d'autres bruns camouflés. Les signes d'internationa-

lisme prolétarien proviennent du

seul Onfray, mais on a de bonnes raisons de douter de son engagement, ses déclarations d'amour étant réservées aux ouvriers blancs. La création de cette revue, *Front populaire*, avec des collaborateurs qui vont du RN au Printemps républicain, avec la sympathie affichée de la nouvelle droite (par la bouche de son leader historique, Alain de Benoist),

est l'indice, s'il en fallait encore, de l'offensive national-souverainiste dont les structures intellectuelles se nourrissent de l'identitarisme, c'est-à-dire de la sauvegarde de «nos» valeurs contre celles qui viendraient d'ailleurs. Ce clivage entre «eux» et «nous» s'exprime dans la préférence pour Proudhon contre Marx, telle qu'Onfray la résume: le premier est *«issu d'une lignée de labou-*

reurs francs» alors que le second est «issu d'une lignée de rabbins ashkénazes».

On pourrait s'étonner que ces effluves d'antisémitisme ne gênent pas les militants du Printemps républicain, dont la marque de fabrique est sa dénonciation.

On aurait tort car, selon eux, il existe un antisémitisme qu'il convient de combattre, celui des quartiers, principalement arabomusulman, et un autre acceptable, celui de l'extrême droite, car il serait fondé sur l'exaltation des valeurs nationales et ne prêterait, dès lors, guère à conséquence. Défendre «notre» identité nationale est ainsi devenu le lien consistant entre des courants par ailleurs relativement hétérogènes. C'est désormais le nom du racisme de notre temps. Un temps marqué par la prééminence de l'hostilité sur l'hospitalité. Un temps de nostalgie pour nos racines où nous sommes «invités» à avouer ce qui compte vraiment : «Lorsqu'on me demande ce que je suis au fond de moi-même, cela suppose qu'il y a "au fin fond" de chacun une seule appartenance qui compte, sa "vérité profonde" en quelque sorte, son "essence" déterminée une fois pour toutes à la naissance et qui ne changera plus; comme si le reste – sa trajectoire d'homme libre, ses convictions acquises, ses préférences, sa sensibilité propre, ses affinités, sa vie en somme – ne comptait pour rien» (Amin Maalouf, *les Identités meurtrières*). Pourquoi le besoin d'appartenance conduit-il trop souvent à la peur de l'autre et à sa négation ? Pourquoi la revendication d'une identité collective tend-elle à se confondre avec la promotion de celle-ci ou, plus exactement, d'un élément de celle-ci au détriment de tous les autres ? Ce dernier choix (ce terme n'est sans doute pas le plus adapté pour désigner

la soumission à des origines largement fantasmées) ne résiste pas à l'examen. Comment ne pas être frappé par la variabilité temporelle de la hiérarchie des éléments identitaires ?

L'identité sur laquelle se fondent les principes de l'exclusion est, comme l'a qualifiée Ali Benmakhlouf, une «fable philosophique». Ce sont les conventions linguistiques qui nous incitent à voir une permanence derrière toute identité. Il suffit de songer à l'hétérogénéité culturelle des nations modernes pour comprendre l'impossibilité de réduire leur identité à un substrat objectif et immuable. On ajoutera que la capacité à s'arracher au donné et à choisir d'autres appartenances que celles qui nous ont été transmises est une spécificité humaine extrêmement précieuse. Et, plus fondamentalement, l'horizon de l'homme n'est pas d'être assigné à ses origines ou enfermé dans son passé. Ce qui reste essentiel est l'identification par l'intermédiaire des mythes et des symboles. Dans la voie tracée par Paul Ricœur, on doit par conséquent insister sur le caractère essentiellement narratif de l'identité nationale. L'un des effets de cette narrativité est l'impossibilité de définir le noyau dur de l'identité réelle d'une nation dans l'objectif illusoire de savoir à quoi les immigrants doivent s'intégrer. On met ainsi l'accent sur l'importance du choix des mythes dans l'ouverture à la diversité. Ainsi ceux qui perpétuent l'illusion de l'unité culturelle ou morale de la nation alimentent une conception non inclusive de celle-ci. En outre, identifier l'origine géographique d'un homme, c'est vraiment dire peu de choses sur lui. Contrairement à ce que croit le raciste qui perçoit des identités

et non des êtres singuliers, et qui considère avoir tout dit sur un homme lorsqu'il sait d'où il vient, il reste tout à connaître de cet être, différent de tous les autres, y compris de ceux auxquels il ressemble. C'est cette réalité anthropologique que nie la barbarie identitaire. Il nous semble que cette négation définit correctement l'entreprise nauséabonde d'Onfray et de ses affidés. Tous ceux qui se veulent par l'imagination descendants de rabbins ashkénazes lui opposeront l'espérance cosmopolitique, c'est-à-dire le point de vue d'un humanisme civilisationnel qui regarde l'espèce comme un ensemble de relations. Etre citoyen du monde, écrivait le regretté Tzvetan Todorov, dont la pensée s'est nourrie des principes universels que célèbre la devise républicaine et non des racines des laboureurs francs, «c'est faire partie du devenir de celui qui vient après moi, c'est traiter les générations qui n'existent pas encore comme des concitoyens envers lesquels existe un devoir d'un type particulier qui est "un devoir du genre humain envers lui-même"» (dans son *Essai d'anthropologie générale*, heureusement intitulé *la Vie commune*). De cette vie commune participent tous ceux qu'Achille Mbembe nomme, avec bonheur, les «passants». ◆

Par  
**ALAIN POLICAR**



Chercheur associé au Centre de recherches politiques de Sciences-Po (Cevipof). Dernier livre paru : *Cosmopolitisme ou barbarie*, éd. Rue d'Ulm.